

cueille seule la nature endormie, telles sont les scènes émouvantes qui se déroulent successivement sous les yeux des spectateurs.

Le deuxième acte nous transporte au camp du général américain Hampton. Un transfuge canadien qui répond au nom de José égaie l'auditoire par le récit de ses aventures. Ce soldat dévoyé intéresse vivement les spectateurs : il n'a en aucune façon les allures d'un traître, la bonhomie et la naïveté reluisent sur sa figure ; à la suite d'un acte d'insubordination qu'excuse son ignorance des lois de la discipline militaire, il a déserté son drapeau, sans se rendre compte d'une action aussi blâmable. Entouré aujourd'hui d'étrangers auxquels il est suspect, il comprend sa faute ; le souvenir de la patrie se réveille dans son cœur et lui arrache des larmes amères ; il tremble à la seule pensée d'immoler des compatriotes qui défendent leurs foyers et leur religion. Soldat de Hampton, tous ses vœux sont pour le triomphe des Canadiens. Le pauvre José, qui se sent en verve de confiance, va peut-être nous dévoiler ses projets d'évasion lorsque son discours est interrompu tout à coup par la voix de Martinéz que nous revoyons ici sous l'uniforme d'officier américain. L'ancien brigand de la Guadeloupe n'a rien perdu de sa haine ; vingt ans n'ont pu effacer de sa mémoire le serment qu'il prononça la main étendue sur les parois calcinées de cette caverne où il crut mourir. Comme un tigre altéré de sang, il a suivi Salaberry sur terre et sur mer, multipliant ses tentatives d'assassinat ; plusieurs fois son poignard a effleuré la poitrine du brave commandant, plusieurs fois ses balles ont sifflé aux oreilles de sa victime, mais toujours un destin propice l'a soustraite à sa vengeance. Aujourd'hui enfin il est sûr de tenir son ennemi, il se réjouit à la pensée de l'écraser avec les trois cents braves qui l'entourent.

Sur ces entrefaites arrive un prisonnier, capturé par une patrouille américaine dans une reconnaissance ; ce prisonnier n'est autre que Lerdî. Après avoir sans peine reconnu dans José un transfuge repentant, il se sert adroitement de cet homme pour reprendre sa liberté. Il lui ordonne de couper les liens qui l'enchaînent, fait placer une carabine à portée de sa main et surprend la conversation de Hampton avec son lieutenant dans la personne duquel il reconnaît avec stupeur Martinéz le brigand. Suffisamment informé du plan d'attaque du général américain, il se redresse tout à coup, décline hautement son nom, saisit son arme et en dirige le canon sur le cœur de son ennemi. Martinéz, dans un premier mouvement, a tiré son épée, mais, impuissant en face de cette arme impitoyable prête à vomir la mort, il a la douleur de voir Lerdî s'éloigner lentement et se perdre enfin dans le bois. De son côté José, heureux d'avoir contribué à la délivrance d'un défenseur de son pays, presque réhabilité à ses propres yeux, s'échappe sur les traces de ce vaillant soldat et rentre au camp des volontaires canadiens dont il veut désormais partager les dangers et la gloire.

Le troisième acte nous fait assister à la bataille de Châteauguay. Les décors du théâtre, ingénieusement disposés, rendent l'illusion aussi complète que possible. Debout sur la scène avec son fidèle Lerdî, le colonel de Salaberry, après avoir harangué et placé sa troupe, aperçoit, du haut de ce poste d'honneur, les colonnes

d'attaque qui s'avancent impatientes d'écraser une poignée de braves. L'action s'engage bientôt. Abrisés derrière leurs retranchements, les Canadiens sèment la mort dans les rangs ennemis et subissent presque sans perte le feu terrible des assaillants. Chaque homme, emporté par l'ardeur de la lutte, devient un héros. Plusieurs assauts furieux sont repoussés. Les Américains, désespérant de vaincre une résistance qui décime leurs rangs, frappés de terreur à la vue de tant d'intrépidité et d'audace, se décident enfin à battre en retraite, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts... Salaberry est vainqueur ; le Canada, sauvé de l'invasion, peut inscrire dans ses fastes militaires un fait d'armes qui n'a d'exemple que dans les temps héroïques de la Grèce.

Pendant ce temps Martinéz, à qui la défaite ne peut faire oublier l'objet de sa haine, se glisse inaperçu sur le théâtre ; il se promet de savourer enfin l'inférieur plaisir d'une vengeance inutilement poursuivie pendant vingt ans ; il va traîtreusement décharger son arme sur le colonel de Salaberry, lorsqu'il est aperçu soudain par Lerdî. Cet homme généreux a deviné le plan de l'assassin ; prompt comme l'éclair, il se jette au devant de celui que depuis longtemps il aime et admire, une balle l'étend aux pieds de son noble ami, mais, avant d'expirer, il a le temps de foudroyer le lâche meurtrier. Son sublime dévouement a sauvé le héros de Châteauguay.

Telle est la fin du troisième acte durant lequel l'action ne faiblit pas un instant, les émotions se suivent fortes et poignantes jusqu'au dénouement. Le tumulte lointain de la bataille ; le fracas de la fusillade, dominé par la voix aiguë du clairon ; l'effroyable mêlée, dont le spectateur devine les émouvantes péripéties ; l'attente anxieuse du résultat de cette lutte inégale ; l'arrivée sur le théâtre des soldats canadiens, couverts de poussière, noircis par la poudre, entonnant, ivres de joie et de fierté, le chant de la victoire, sont des scènes d'un grand effet. L'enthousiasme se communique aux assistants et tous, entraînés par un sentiment unanime, spontané, irrésistible, acclament le glorieux vainqueur, l'immortel de Salaberry.

Le *Héros de Châteauguay* est une de ces pièces que l'on aime à voir, parce que, dérivant d'une pensée morale et élevée, elle fait germer dans le cœur de nobles sentiments. Voilà les modèles qu'il fait bon de présenter aux regards de la jeunesse canadienne pour lui inspirer le patriotisme, l'amour du devoir, le culte pieux des hommes puissants en œuvres qui consolident notre nationalité ; voilà le genre de littérature dramatique qui mérite l'encouragement du pays et qui ouvre à nos jeunes écrivains une belle et vaste carrière.

Ce drame offre, à côté de beautés réelles et de difficultés scéniques heureusement vaincues, quelques défauts que la critique la plus indulgente ne saurait se dispenser de signaler : certains monologues pèchent un peu par excès de longueur, quelques situations ne paraissent pas suffisamment expliquées, la vraisemblance n'est pas toujours rigoureusement respectée : mais en revanche quelle fermeté de touche dans les caractères, que d'observations judicieuses, que de saillies étincelantes, quelle gerbe de mots heureux !

Il nous faut maintenant accorder aux acteurs la